

La maison aux miroirs

Ligia Borges

Numéro 10, printemps 2018

Les visages de l'invisible

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Borges, L. (2018). La maison aux miroirs. *TicArtToc*, (10), 14–17.

La maison aux miroirs
storiom xhe
posiem et

LIGIA BORGES



Photo pour l'exposition
des projets personnels
des artisans du Cirque
du Soleil.

Loin de la maison aux miroirs

Le premier enfant, la petite-fille préférée, la première élève de la classe, la personne-ressource et la cofondatrice d'une compagnie de théâtre. Cette femme, c'est moi.

Je suis un exemple typique de la génération Y, dont les parents ont travaillé sans relâche pour que je puisse réaliser mes rêves et trouver ma voie professionnelle. J'ai toujours été l'une des premières de la classe pendant tout mon parcours scolaire. La devise de mon père à cette époque était « tu as eu un A ? Tu n'as fait que ton devoir ». Alors, imaginez comment je me suis battue pour répondre à ses attentes (qui dépassaient clairement celles de mes professeur-e-s) et comment mes niveaux d'autocritique et d'exigence envers moi-même ont proportionnellement grandi au fil du temps...

Ainsi, comme seulement 4,4% de la population de mon pays en 2001, j'ai réussi l'examen d'admission à l'université. Plus que ça, je suis parvenue à fréquenter une université publique (ce qui réduit le pourcentage susmentionné à 1%) et j'ai été boursière pendant trois des quatre années de mon premier cycle (le pourcentage d'étudiants qui ont eu cette chance était infime). Toujours en quête de dépassement, toujours en quête de reconnaissance de la part de ma famille et de mes pairs, cette femme, c'était moi.

J'ai suivi alors ma formation en théâtre si rêvée – bien que celle-ci ait été l'une des plus grandes déceptions de la vie de mon père qui, pour m'offrir une vie confortable, avait travaillé six jours par semaine pendant 30 ans dans la même compagnie. Malgré ses efforts pour me dissuader, je n'ai pas abandonné. Le théâtre fait partie de ma vie depuis l'âge de huit ans, je ne peux plus me définir sans lui.

Fréquenter une université est un choix, car au Brésil nous n'avons pas de conservatoires ou d'écoles nationales de théâtre. Un choix des plus difficiles : parce que la durée des cours est plus longue que celle des écoles techniques ; parce que ces institutions sont plus reconnues du fait d'avoir un processus de sélection extrêmement exigeant, et parce qu'elles offrent une formation dans laquelle l'acteur apprend à interpréter mais aussi à mettre sa pratique au service de la



Comédienne, enseignante et chercheuse, **Ligia Borges** est l'une des cofondatrices du collectif brésilien *Teatro da Travessia* (Théâtre de la Traversée). Parallèlement, elle poursuit des études doctorales à l'UQAM, où elle s'intéresse aux entrecroisements entre le théâtre et le conte. En tant qu'enseignante, elle a enseigné l'interprétation dans des écoles secondaires et professionnelles de sa ville et a offert des ateliers en France et en Guyane française.

communauté. Elles offrent une formation où nous, acteurs-créateurs, avons l'opportunité de développer une conscience profonde de notre rôle social et de l'importance d'établir des relations non hiérarchiques avec nos pairs et avec le public.

Mon diplôme de premier cycle en poche, j'ai entrepris les démarches pour poursuivre mes études de deuxième cycle, puis une deuxième maîtrise en France a suivi, grâce à une bourse du ministère de la Culture du Brésil. Une soif d'étude insatiable ; une volonté tenace de tisser des rencontres entre la théorie et la pratique. Cette femme, c'était moi aussi.

En 2006, j'ai fondé une troupe de théâtre avec trois autres artistes : Roberta Stein, Paulo Arcuri et Francisco Wagner. Avec le *Teatro da Travessia* (Théâtre de la Traversée), nous avons obtenu des bourses, participé à des festivals et fait une résidence et une tournée en France et en Guyane française. Notre dernière création commune, avant que je rentre dans la maison aux miroirs, a été le fruit d'un partenariat avec la compagnie québécoise *Singulier Pluriel*, dirigée par Julie Vincent. À travers ce parcours, nous avons développé un regard sur le monde, un langage théâtral pour questionner les incohérences quotidiennes et une délicatesse esthétique visant à faire du théâtre un lieu de rencontres transversales.

Comme pratiquement personne ne vit de son art à São Paulo, j'ai travaillé dans plusieurs domaines. J'ai été, pendant des années une *workaholic*, qui dormait de trois à quatre heures par nuit, parfois jonglant entre trois emplois à temps partiel et des répétitions de 19 heures à 23 heures. Je n'ai jamais eu l'expérience d'être refusée lors d'un entretien d'embauche ou d'un concours public. C'était moi qui refusais des offres d'emploi. J'ai pu ainsi acheter mon appartement à 26 ans.

Au cours de ce périple, je me suis construit, petit à petit, une image qui me plaisait dans le miroir. J'ai commencé à voir les angles qui m'étaient favorables et à comprendre comment travailler sur mes difformités trop gênantes. Cependant, malgré l'évidence, ce que je n'avais jamais réalisé, c'est que j'étais blanche, que j'avais des racines européennes et que, par conséquent, j'étais une privilégiée. De le voir, tout a changé...



Photo : Danny Carbonneau

Spectacle *Contes sur moi*, co-production du Teatro da Travessia et de la compagnie Singulier Pluriel. Mise en scène de Julie Vincent. Présenté à l'Alliance française (Sao Paulo, Brésil) en 2014.

L'entrée dans la maison aux miroirs

La prise de conscience de mon privilège ne m'est pas arrivée doucement. Elle m'est venue aussi dense et directe que le silence de mon père dans le restaurant, le jour où je lui ai annoncé que j'allais étudier le théâtre et qu'il a demandé l'addition sans me laisser le temps de finir de manger. Elle est apparue comme une douleur sèche, comme celle que j'ai éprouvée quand ma mère a arrêté de me parler pendant un an après que j'ai décidé de quitter la maison. Cette prise de conscience s'est produite à une vitesse proportionnelle à celle de l'avion qui m'a permis de traverser le continent et d'arriver au Canada.

*... j'ai sous-estimé,
ou même ignoré,
l'existence du miroir :
j'ai oublié de me demander
qui me regarderait.*

Avant mon voyage, j'ai examiné minutieusement l'hypothèse de l'immigration. Pendant presque un an, j'ai essayé d'imaginer comment ce serait de déplacer mon corps, mes références, mes pensées et mes émotions vers une autre organisation sociale, politique et culturelle.

Malgré mes efforts, j'ai échoué. J'ai échoué catastrophiquement dans le processus de projection de mon avenir. À cause d'un manque d'imagination ou d'une innocence sans précédent, j'ai cru que planifier mon parcours m'éviterait de grandes surprises. Moi, qui face à de toutes petites transformations, prenais le temps d'envisager toutes les issues possibles, j'ai pensé qu'être prudente me protégerait de l'abîme du voyage. J'ai fait une faute majeure, j'ai sous-estimé, ou même ignoré, l'existence du miroir : j'ai oublié de me demander qui me regarderait.

Si je suis vue sous un tout nouvel angle et sous une tout autre lumière, est-ce que je projette encore la même image ? Si le son de mon discours, mes mouvements dans l'espace et mes réactions ne correspondent plus à la norme, est-ce que je continue à être « normale » ? On dit couramment que ceux qui immigrer ont la chance de se réinventer, mais si j'étais relativement contente de celle que j'étais, est-ce que j'ai eu la malchance d'avoir besoin de le faire ?

Une fois franchie la frontière et face à mon désir de continuer à être celle que j'étais, je suis tombée dans l'impossibilité totale de me définir. Il ne me manquait pas les mots, mais il me manquait tout le reste. Certaines de mes références théoriques et pratiques n'étaient pas connues à l'université où j'ai commencé mon doctorat ; même certains concepts fondamentaux de ma recherche ne correspondaient pas à la traduction que j'imaginai être la plus juste. J'ai vite compris que mes

six ans d'études universitaires et ma dizaine d'années de carrière en tant que comédienne ne me donnait que le statut de « stagiaire » dans le syndicat québécois des artistes. Mes chances d'employabilité ont chuté de 60% du fait d'être une immigrante avec un patronyme lusophone. Cependant, le plus étonnant pour moi, a été de découvrir que mon entourage me considérait comme une « latino » et non plus comme une blanche. De l'autre côté du miroir, mes contours sont devenus flous, je devenais, petit à petit, invisible.

Alors, je suis devenue cette femme aussi : une comédienne dont personne n'a jamais entendu parler ; une chercheuse dont les références ne sont pas suffisamment « occidentales » ; une Brésilienne sans traits africains et une latino sans accent hispanophone ; un hybride formé par des regards que je ne comprends pas et qui ne me comprennent pas non plus. Une immigrante. Une personne racisée.

La chute du canyon des privilégiés n'aurait pas pu être plus abrupte. C'est comme si, lors de mon passage à la douane, les douaniers avaient ouvert ma valise pour confisquer mes biens les plus précieux, pour mélanger mes balises et qu'ensuite, ils m'avaient rendu un passeport portant un nom imprononçable (que je serais destinée à épeler lors de

chacune de mes conversations en personne ou au téléphone).

Sans doute, toute cette discrimination ne m'est pas juste réservée. Mon histoire ressemble à celle de tant d'autres immigrants qui ont vu leur vie redéfinie, leurs références remises en question et leurs identités transformées par la suite.

Aujourd'hui, vivant dans la maison aux miroirs, je commence à reconnaître les déformations de mes nouveaux réflexes et à envisager comment je peux les utiliser en ma faveur. Lentement, parcourant les couloirs confus de cette maison, je trouve des partenaires de l'autre côté des miroirs, qui veulent mélanger leurs incertitudes aux miennes et qui, curieux, se demandent où nos différences peuvent nous mener ensemble. C'est en marchant que je fais mon chemin et que je commence à trouver ma place à travers des fissures, et parfois même des fenêtres, dans un système qui semblait seulement me fermer des portes. Si quelqu'un voit mon reflet de la même façon que moi je me vois, je ne sais pas encore. Je sais seulement que celle qui est entrée dans la maison aux miroirs n'existera plus jamais. **TOC**

Spectacle *Contes sur moi*, co-production du Teatro da Travessia et de la compagnie Singulier Pluriel. Mise en scène de Julie Vincent. Présenté au MAI Théâtre (Montréal) en 2017.



Photo : Noémie Demers